

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

D'Echo en Echo
Ciné-Club

Supplément aux *Echos de Saint-Maurice*, 1972, tome 68b, p. 29-31

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Ciné-Club

Au cours de la deuxième partie de son programme 1971-1972, le Ciné-Club a tenté une nouvelle expérience. En plus des six projections habituelles, il organisait deux après-midi extraordinaires afin de montrer un autre aspect du septième art : le cinéma « Underground » et le cinéma amateur.

Le mercredi 1^{er} mars, Marcel Leiser présentait son propre film «*Nathalie Ciné-roman* », ainsi que celui de Claude Champion «*Le Jardin* ». Le mercredi 22 mars, Yvan Léonard, un jeune cinéaste belge, exposait les possibilités du cinéma amateur et présentait son premier film Super 8, couleur : «*Le Livre de sa vie* ».

Ces après-midi se sont avérés très intéressants dans la mesure où ils ont permis la rencontre avec un cinéaste et le contact avec le monde caché du metteur en scène et des techniciens. Ces séances extraordinaires ont d'ailleurs eu beaucoup de succès auprès des étudiants. Il serait souhaitable que le Ciné-Club continue dans cette voie et renouvelle de tels essais.

Voici une brève chronique des films projetés de Noël à Pâques :

Le 1^{er} mars 1972 : « **Le Jardin** » de Claude Champion.

« Le Jardin » est un court métrage de 7 minutes, en couleur, tourné en 35 mm. Ce film d'essai n'est composé que d'un unique plan : comme sujet principal, un jardin avec un seul arbre, et comme toile de fond, un lac avec des montagnes à l'horizon. Pendant trente jours, le cinéaste a pris, à divers moments de la journée, de petites séquences d'une seconde chacune. Ainsi le paysage évolue au fur et à mesure des secondes : il change de couleur, s'agite, se calme, s'assombrit, s'éclaircit au rythme même d'une musique en parfaite harmonie avec les images.

Le 1^{er} mars 1972 : « **Nathalie Ciné-roman** », de Marcel Leiser.

Nathalie, une jeune étudiante suisse, est en désaccord profond avec son milieu et se révolte contre la société traditionnelle. Dans ce film, nous suivons les actions peu cohérentes de cette révoltée sans but. Leiser, au fur et à mesure des rencontres et des péripéties vécues par Nathalie, formule et émet des critiques où personne n'est épargné. Il caricature aussi bien l'armée que les militants stupides. Il s'en prend à la famille bourgeoise comme à l'intellectuel communiste. Il regarde d'un œil amusé aussi bien le théâtre que le chœur d'hommes des employés CFF. Tout le film est une critique plaisante où transparait le côté farfelu et nihiliste de Leiser.

Malheureusement, sur le plan cinématographique, le peu de moyens dont disposait le cinéaste fait de cette réalisation un film médiocre : des séquences bâclées, des plans peu variés et des scènes trop longues. De plus, le jeu des acteurs est mauvais : notons qu'il s'agit d'amateurs. On peut se demander, à propos d'un tel film, si le tournage se justifie vraiment quand les conditions sont aussi mauvaises : que faire sans moyens, sans argent et sans acteurs ?

Le 9 mars 1972 : « **Becket** », de Glennville.

Glennville, après Eliot et Anouilh, s'est penché sur cette période trouble de l'histoire anglaise où s'est déroulée la vie de Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry. Comme pour les deux hommes de théâtre, le sujet historique n'est pour le cinéaste qu'un prétexte. Théâtre ou cinéma ? une fois de plus, ce film pose la question de la différence entre ces deux arts. A partir de simples données historiques, Glennville construit une trame : l'histoire de deux hommes ou plutôt celle de l'amitié douloureuse entre deux hommes, le roi Henri et son ami inséparable qu'il éleva un

jour au rang de chancelier. L'opposition entre ces deux hommes est grande : opposition symbolique — l'un est Saxon, l'autre est Normand — qui cache une profonde opposition de caractère.

Malgré cela, une solide amitié lie ces deux êtres, d'un lien indestructible. Le film nous montre l'évolution de cette amitié, évolution qui va bientôt mettre en évidence les oppositions cachées par la vie de plaisir qu'ils menaient tous deux d'un commun accord. Mais, c'est la nomination de Becket à l'archevêché de Cantorbéry qui marquera un tournant décisif dans cette amitié tragique : Becket mourra finalement assassiné dans sa cathédrale par les soins de son ami Henri.

D'excellents acteurs, Richard Burton et Peter O'Toole, interprètent magistralement cette tragédie, dans une mise en scène parfaite. Cependant, dans tous ces termes de théâtre, on peut se demander où se trouve le cinéma. En effet, dans ce film, la valeur purement cinématographique est malheureusement presque nulle ; elle se réduit à des cadrages précis, à quelques belles vues d'extérieurs et trop souvent à des scènes à grand spectacle qui tiennent du cliché. Glennville est tombé dans l'erreur traditionnelle : à partir d'une pièce de théâtre, il n'a pas vraiment fait du cinéma, mais du théâtre filmé.

Le 23 mars 1972 : « **Four in the morning** », de Anthony Simmons.

Quatre heures du matin : un cadavre qui gît sur les bords sales de la Tamise, un enfant qui pleure dans la pénombre d'une chambre, deux noctambules qui s'en retournent dans leur foyer, une barmaid exténuée par son travail. Telles sont les images qui nous introduisent dans l'univers du film, celui-là même de Londres, un univers froid, sale, désespérant.

La caméra objective — très influencée par le style documentariste, notamment dans les scènes où Simmons montre le repêchage du cadavre d'une femme noyée — nous dévoile la réalité pesante de Londres, cette atmosphère de brume et de frisson, ainsi que les relations difficiles qui existent entre les êtres. Dans un monde hostile de machines et de constructions métalliques, c'est-à-dire dans un monde artificiel, les vraies relations ne sont plus guère possibles.

Simmons, à travers les deux couples dont l'histoire se déroule en parallèle, nous fait découvrir l'échec de l'amour, l'échec de cet abandon total à la personne que l'on désire, à la personne que l'on aime.

Le jeu parfait des acteurs Judy Dentch et Ann Lynch, une caméra habilement tenue, au service du metteur en scène et de l'image, des scènes pleines de poésie, tout cela a concouru à faire de ce film l'un des plus émouvants de tout le programme.